

Ma mission à Mogadiscio – Février 2001

Ce premier février 2001 s'annonçait comme une journée difficile à Paris : la RATP était de nouveau en grève et chacun, dans les bureaux de La Défense, élaborait de subtiles tactiques pour rentrer chez soi, lorsque la journée de travail se terminerait. Et, ce jour-là, chez Total, on parlait plus de co-voiturage que de forage, plus de protestations catégorielles que de productions pétrolières.

Dans ce contexte morose qu'une sombre journée d'hiver venait renforcer, je prenais plaisir à détailler le billet d'avion d'Air Madagascar qui m'enverrait durant trois jours sur les plages de l'Océan Indien (ou du moins, je voulais le croire). On m'avait demandé, en effet, d'accompagner au pied levé un groupe de collègues de Total qui venaient de négocier un contrat d'évaluation technique avec le gouvernement de Mogadiscio. Ce voyage ne devait être qu'une simple formalité : le texte de l'accord était fixé et je devais être du voyage aux seules fins de représenter la société signataire. Mais cet après-midi, bien loin des plages, j'étais coincé sur l'autoroute A1, sous une pluie battante que de lourds nuages venaient déverser sur mon taxi.

Je prévenais mes collègues de la situation chaotique qu'ils rencontreraient à l'approche de l'aéroport Charles de Gaulle. Mais ils avaient pris leur précaution et attendaient déjà dans le Lounge. C'est donc là que je fis la connaissance de mes compagnons de voyage. En effet, la fusion entre Totalfina et Elf était récente et nous formions alors des équipes constituées à la hâte, qui souvent travaillaient ensemble pour la première fois. Je découvrais successivement Hervé, le chef négociateur du groupe, grand, sérieux et discret. Jean-Michel, l'explorateur donnait le change, il était plus petit, vif et toujours souriant. Mon troisième compagnon de voyage était le plus intrigant : Mohamed Mohamed Abdi, notre intermédiaire somalien. C'était un professeur au port altier mais au regard humble que ses proches surnommaient «Ghandi» du fait de sa ressemblance avec le Mahatma. Ghandi enseignait à Grenoble et parlait un français châtié, à peine teinté d'un accent rocailleux aux origines indéfinissables.

La magie du transport aérien aidant, nous nous trouvions quelques heures plus tard - et après une escale à Rome et une nuit de sommeil en pointillé -, sous des cieux plombés, dans l'atmosphère étouffante de l'aéroport Jonah Kenyatta de Nairobi.

La journée du 2 février fut celle de la préparation à la mission qui devait être notre aventure du lendemain en Somalie : relecture des termes du contrat, vérification que nous disposions bien de tout l'équipement qui nous manquerait forcément sur place, y compris des batteries pour le cas très probable où l'électricité ferait défaut. La fin de la journée nous permit de jeter un œil de touriste sur les points de curiosité de Nairobi et d'acheter quelques souvenirs pour nos proches.

Ce samedi 3 février 2001, nous nous levions à 5:15 pour partir vers l'aéroport afin de ne pas être retardés par les embouteillages. Alors que nous nous en approchions, je remarquais la présence de nombreuses femmes voilées qui poussaient des charrettes remplies de sacs tout aussi mystérieux. Mohamed nous expliqua que ces sacs contenaient des feuilles de kat, un « médicament » particulièrement prisé dans la sous-région.

Elles emportaient leurs précieuses cargaisons à l'aéroport de Wilson, où une quarantaine de petits avions les attendaient sur le tarmac, pour en livrer le contenu, chaque matin aux seigneurs de la guerre sur diverses pistes d'atterrissage en Somalie. Tout ce trafic incroyable de drogue était effectué ouvertement devant les militaires qui y prenaient part ... Nous apprenions que les forces de sécurité de l'aéroport de Wilson ne restaient jamais dans leur poste plus d'un an, car le quartier général souhaitait que d'autres soldats puissent bénéficier à leur tour de cette manne et rentrer un jour chez eux fortune faite. A ce moment, Mohamed salua un homme ordinaire, mince et plutôt mal habillé. C'était un de ces bénéficiaires de la vente du kat. Mohamed poursuivit : « *Cet homme est capable d'aller n'importe où en Afrique, et de parler en toute sécurité à des personnes qui ont l'habitude de garder leurs invités en otage pour exiger une rançon.* » ... Alors que nous écoutions, pantois, les informations distillées par notre collègue somalien, les douaniers nous ramenaient à notre réalité, loin de toute corruption et illégalité, en nous faisant remplir les formulaires de sortie du pays et viser nos passeports. Nous nous sommes alors frayés un chemin, non sans difficultés, à travers les convoyeurs de kat, ceux des courriers de DHL, puis à côté des avions de l'ONU et de la Croix-Rouge, jusqu'à notre Beechcraft. Le pilote était serbo-australien. Son accent nous rendait son anglais incompréhensible au point de nous demander s'il ne nous expliquait pas son programme de vol dans sa langue d'origine. L'avion décolla sans attendre. Depuis la piste d'envol, nous découvrions alors que tous les avions de l'aéroport Wilson étaient ravitaillés par une citerne aux couleurs de Total. Je ne manquais pas de chamberer mes collègues, vainqueur de l'OPA sur mon ancienne compagnie en reliant ce succès aux pratiques locales de sa filiale dans le trafic de la drogue locale.

Le vol sur notre bi-moteur vers Mogadiscio a duré 2h45. De l'avion, nous remarquions que les habitations se raréfiaient au fur et à mesure que nous remontions vers le nord. A mi-chemin, le désert jouxtait la mer. Puis nous passions devant une grande ville que le pilote nous dit être Mogadiscio. Une longue piste d'aéroport séparait la ville de la plage. Mais la piste avait été rendue impraticable du fait des guerres qui s'étaient déroulées pour la conquête de la ville. L'avion continuait sa route à basse altitude vers le nord sur une quarantaine de kilomètres. Notre pilote inclinait régulièrement ses ailes sur la gauche, pour trouver la piste d'atterrissage qui lui avait été indiquée. Celle-ci était en fait une route à peu près droite, au milieu du désert et recouverte de sable. Un container rouillé muni d'un tronc d'arbre orné d'un pyjama rouge faisait office de salle d'attente de cet aéroport d'infortune et de manche à air pour les avions. Le pilote tourna trois fois au-dessus du lieu pour s'assurer qu'il s'agissait bien de notre point de rendez-vous. En bas, nous apercevions des enfants qui chassaient quelques chèvres efflanquées de la piste d'atterrissage. Ces enfants allaient être notre escorte pendant nos quelques heures dans ce pays. L'atterrissage fut assez brutal du fait des vents latéraux venant de la mer.

Descendus au milieu d'un désert sec et sous une température de 40°, nous étions accueillis par un homme élégant qui se présenta en anglais comme le vice-ministre de l'Eau et des Ressources Minérales du pays. Les enfants, que nous voyions depuis l'avion, l'entouraient. Ils avaient autour de 15 ans et arboraient fièrement leur Kalachnikov à la main ou autour du cou, tout en mâchonnant des feuilles de kat. Ils nous observaient avec fascination et tentaient de nouer contact par le regard ou par quelques mots d'arabe que nous ne comprenions pas, sauf Mohamed qui les ignorait. Notre petit groupe prit place à bord de deux Toyota 4x4, tandis que notre escorte s'asseyait autour de nous avec tout son armement auquel s'ajoutait une mitrailleuse lourde sur le plateau arrière, transformant ainsi les pick-ups en véhicules de l'avant blindé. Je demandai à l'un de nos gardiens la direction pour rejoindre la capitale et il me répondit par un signe du bras, pointant une direction perpendiculaire à celle que nous prenions. Constatant ma perplexité face à cette réponse, Mohamed expliqua que la partie du désert qui nous aurait amenés en ligne droite à Mogadiscio, était minée, d'où le détour. En arrivant dans la capitale, nous découvrions une ville détruite par 10 ans de guerre civile, au-delà de toute imagination, (le retour à une forme de paix datait d'à peine 6 mois). Nous atteignions un hôtel à la façade blanche fraîchement repeinte qui était le siège temporaire du gouvernement. À l'intérieur de l'immeuble, des dizaines de soldats y circulaient, s'arrêtant pour saluer notre délégation d'un "Salam" bien sonore. On nous fit entrer dans l'une des chambres de l'hôtel transformée en salle de réunion. D'un côté d'une longue table, le ministre de l'Eau et des Ressources Minérales, Hassan Abshir Farah nous accueillait. Il était entouré par le ministre de la Planification et quelques économistes du cabinet du Premier ministre. Après les introductions rituelles et nécessaires et la proposition d'un programme, j'entamais la lecture de l'Accord d'Evaluation Technique que nous étions venus signer. La session ne devait être qu'une formalité, mais nos invités essayèrent de modifier quelques clauses pourtant bien convenues auparavant. Nous savions cependant que le gouvernement souhaitait signer quoi que ce soit, pour gagner de la notoriété au plan international et démontrer qu'il appartenait aussi au monde des affaires. Leur impatience les avait percés à jour, ayant annoncé prématurément la signature du contrat d'exploration avec TotalFinaElf à la presse pétrolière et ils se trouvaient aujourd'hui contraints de respecter les conditions que nous avions négociées ou de perdre la face devant les médias. Nous nous rendions compte rapidement que leurs questions démontraient avant tout une très faible connaissance des contrats pétroliers plutôt qu'un véritable désir d'en améliorer les termes.

Après trois heures de pédagogie plus que de renégociations, le TEA était prêt à être signé. Nous trouvions une prise électrique, non sans difficulté, à 4 chambres de distance, pour y brancher notre ordinateur et l'imprimante, afin d'amender, à la marge, le texte, à la suite de notre conversation. Puis une douzaine de journalistes locaux entrèrent dans la salle en se bousculant pour être au premier rang et immortaliser le moment de la signature. Je serrai alors quelques mains et improvisai un discours de félicitations en insistant sur notre impatience de commencer à travailler dans le pays. Quelques minutes plus tard, le Premier ministre Jeter nous rejoignit et, après avoir été débriefé en arabe sur ce qui venait d'être signé, se lança à son tour dans un discours devant la Presse. Pour notre part, nous refusions poliment de commenter l'événement plus avant, n'ayant rien à ajouter après ma récente déclaration. Le temps s'était écoulé plus rapidement que prévu ; il était déjà 14h30 et nous nous rappelions tous des

derniers mots de notre pilote abandonné dans le désert : « *Soyez sans faute de retour avant 17h, car je n'ai pas le droit ni aucune assurance valide pour rester au-delà de cette heure dans ce foutu pays !* » et d'ajouter : « *...De toute façon, si vous arrivez après 17h, vous ne m'y retrouverez pas car j'aurai redécollé vers Nairobi !* ». C'est à ce moment que nos hôtes nous ont annoncé qu'un déjeuner officiel nous avait été préparé avant de nous rendre à la présidence de la République. Nous quittions donc l'hôtel de la Primature en compagnie de notre jeune garde prétorienne et remontions dans les 4x4 pour nous rendre à la Présidence seulement distante de quelques centaines de mètres. Comme lors de notre arrivée dans le pays, je constatais que les véhicules empruntaient une route différente de celle d'une logique rectiligne. Le Ministre m'expliqua que la zone n'était pas entièrement sécurisée et que des snipers se trouvaient encore dans les alentours.

Sur la courte distance qui nous séparait de la Présidence, nous découvrons l'ampleur de la destruction dans la ville. Chaque bâtiment, officiel ou privé, n'était qu'un immense gravas. Les lampadaires étaient pliés le long des rues. Les somptueuses villas coloniales italiennes d'autrefois étaient dépourvues de fenêtres, toutes les rues s'ornaient d'un trou de bombes, et chaque mur exhibait ses impacts de balles ou d'obus ... La désolation était partout, bien au-delà de ce que nous montraient les médias. Tous les hommes portaient un fusil et paraissaient plus vieux que leur âge réel. Les femmes, pour la plupart voilées dans des vêtements très colorés, portaient de lourdes charges, comme partout ailleurs en Afrique. Certains enfants dirigeaient des ânes qui traînaient des barils d'eau fabriqués à partir de surplus de l'armée américaine laissés sur place après l'opération «Restore Hope ». Tous avaient l'air résignés, comme devenus insensibles à une guerre qui avait emporté 130.000 âmes. En fin de cette visite à travers l'enfer, nous arrivions à un hôtel dans un ancien quartier résidentiel, qui semblait avoir été épargné par la folie humaine (à moins qu'il n'ait été récemment restauré). Sur une table de formica, un imposant buffet nous attendait. Le ministre nous invita à nous asseoir et à nous servir de tout ce qui était posé sur la table. C'était un mélange de cuisine italienne (lasagnes) et arabe (agneau kebabs, poissons ...) confectionné avec les moyens du bord. Devinant notre hésitation à nous servir, le Ministre dit d'une voix de stentor appuyée par un long rire : "*Tout est très frais ici, vous savez ! Nous n'avons pas d'électricité et donc, pas de congélateur !*". Alors que nous déjeunions en souhaitant ne pas tomber malade, un journaliste australien s'est subrepticement assis à côté de Jean-Michel dans l'espoir d'obtenir quelques informations privilégiées. Mais le silence obstiné de mon collègue le fit quitter la table après quelques minutes. Les restes du repas furent rapidement enlevés et servis à notre milice d'adolescents affamés, qui durant notre repas, nous regardait avec envie, tout en trompant leur faim en mâchonnant leur feuille de kat.

Nous commençons à nous sentir vraiment préoccupés par l'agenda et envisagions de passer la nuit sur place, puisque notre avion serait reparti à 17h. Mais où ? Le ministre nous rassura en promettant que nous serions de retour à la piste d'atterrissage avant l'heure dite. Pour gagner du temps, il proposa de sauter le café afin de nous ménager l'entretien prévu avec le président de la République. Nous nous sommes dirigés vers la présidence à quelques dizaines de mètres et sommes entrés dans une villa tout à fait ordinaire, bien que lourdement surveillée par des soldats (enfin) en uniforme. La rencontre avec

le président fut aussi brève que chaleureuse. Il nous dit que son pays était dans une situation de chaos total et que les besoins étaient tellement grands qu'il n'y avait que des priorités. Il nous fit part de son plaisir de voir une entreprise française comme TotalFinaElf, investir dans son pays dans un contexte économique si difficile. Cela confirmait, à ses yeux, l'excellente impression et le contact de qualité qu'il avait eu avec le président Chirac lors du sommet Afrique, deux mois plus tôt à Yaoundé ainsi que la volonté de la France d'influencer l'Union européenne pour qu'elle apporte son aide à la Somalie. Le Président donnait de lui l'image de la cinquantaine sportive ; il était amical, charmeur tout en paraissant sincère. Il était respecté dans le pays, non du respect contraint de la dictature, mais comme quelqu'un qui se consacre entièrement au processus de paix et à la réhabilitation de son pays. L'entretien à peine fini, nous sautions dans les voitures pour rejoindre notre avion au plus vite. Le retour à travers le désert fut tellement brutal et rapide qu'il m'a semblé participer à une étape du Paris-Dakar. Après quelques dérapages sur le sable et sauts dans l'espace, nous atteignons l'avion à 16h50. En nous installant dans l'avion, nous comprîmes que le vice-ministre avait donné des instructions à sa milice de ne pas laisser décoller l'avion, quelle que fut l'heure de notre retour. Un gamin avait veillé effectivement sur place, n'hésitant pas à montrer sa mitrailleuse, lorsque le pilote lui semblait faire mine de préparer l'avion pour un décollage. Sur le chemin du retour, nous entendions notre pilote grommeler et nous interpeler dans son sabir qui ne nous laissait peu d'interprétation autre que sa colère d'avoir été ainsi menacé.

Jean-François Lassalle

PS: Cinq heures plus tard, nous nous retrouvions confortablement installés dans des sièges de Première de la British Airways qui nous ramenait sur Londres. Ma tête était encore pleine des images de détresse et des scènes incroyables de misère vues à Mogadiscio. Avec un large sourire, l'hôtesse me sortit de mes pensées en me tendant un menu pour le dîner qu'elle allait servir. Au bas d'une page luxueusement décorée, je pouvais lire: *"Nous informons notre aimable clientèle que certains de nos plats ont été préparés avec de l'huile de noix. British Airways sera ravie de proposer des plats alternatifs pour ceux de nos clients qui seraient allergiques aux produits de noix."*

PPS : Je perdis de vue Mohamed Mohamed Abdi après cette virée à Mogadiscio mais appris 10 ans plus tard qu'il était devenu Ministre de la Défense de Somalie.

Le TEA ne fut finalement jamais honoré. Alors que, quelques semaines plus tard, nous interrogeons le gouvernement sur la protection qu'il nous faudrait organiser face au risque de piratage sur les côtes de l'Océan Indien, il nous fut répondu que nous aurions à louer un vaisseau complémentaire pour les opérations offshore. Le gouvernement somalien se chargeait de nous fournir les marins qui, au long de la conversation s'avéraient être les mêmes enfants-soldats que ceux qui nous avaient accompagnés à Mogadiscio. De plus, le représentant du gouvernement nous tendit un catalogue d'armes tchèques, dont une mitrailleuse lourde qu'il nous conseillait d'acheter pour renforcer la sécurité de nos opérations. Notre partenariat avec le gouvernement somalien prit fin, -sans avoir vraiment commencé-, ce jour-là.